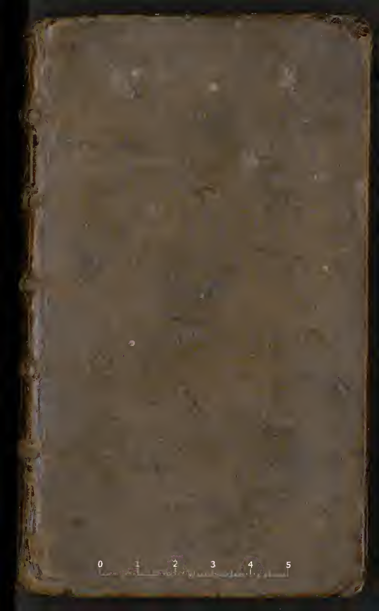

0 1 2 3 4 5

Vingt sols
Wingt solz

Acquis le 28/4/2011
Libr. Bernard Mailhe (Paris)

# OBSERVATIONS SUR LES MALADIES VENERIENNES, ET SUR DES REMEDES

qui les gueriſſent promptement, ſeurement & facilement.

*Par* M. DE BLEGNY, *Conſeiller Medecin ordinaire de Monſieur, préposé par ordre du Roy à la recherche & verification des nouvelles découvertes de Medecine.*

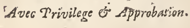
A PARIS,

Chez la Veuve de DENIS NION, Marchand Libraire, au premier Pavillon du College des quatre Nations, à l'Image ſainte Monique.

---

M. DC. LXXXV.

*Avec Privilege & Approbation.*

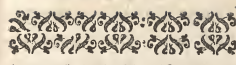


# AVIS.

IL n'y a rien de nouveau dans ce petit Livre que la premiere page, qu'on a dû changer à cause des nouvelles qualitez de l'Auteur, & de l'adresse de la Veuve qui s'est chargée du reste de cette Edition, qu'on a veu dés le commencement de l'année 1677. Depuis ce temps l'Auteur qui s'est confirmé dans ses sentimens, & qui en a convaincu le public par une infinité de belles Experiences faites en France & en Angleterre, auroit pû adjoûter un grand nombre de preuves testimonialles, à celles qui sont à la fin de sa Dissertation ; mais il a été prevenu là dessus par la voix publique, & la Renommée a tant dit de choses en faveur de ses Remedes,

que les raisonnemens qu'on va lire, suffiront sans doute pour la conviction des plus incredules. En tout cas ils pourront tirer une plus ample satisfaction de son Art de guerir les maladies Veneriennes, qui comprend trois Volumes in 12. & qui a été imprimé en troisiéme Edition par Estienne Michallet Libraire, prés la Fontaine S. Severin, à l'Image S. Paul.





A MONSIEUR
MONSIEVR
# BOURDELOT,
Premier Medecin de Monſeigneur le Prince.



*ONSIEVR,*

*Avant que ma Diſſertation eût eſté leuë dans voſtre Academie, je ne pouvois me reſoudre à la donner au Public : quoy que j'aye*

ã

*appuyé l'opinion que ie soûtient par des raisonnemens invincibles, par des authoritez considerables, & par des experiences assurées: I'avois lieu de douter si elle trouveroit des Approbateurs; par ce qu'elle est opposée à un prejugé qui est devenu presque universel, & que ceux qui devroient aussi-bien que moy desabuser les autres, sont trop interessez dans le party contraire pour travailler eux-mesmes à le détruire; mais depuis qu'elle a esté examinée en vostre presence sans que vous l'ayez con-*

*damnée, j'ay crû que j'en devois attendre un ſort plus favorable, & que je ſerois peut-eſtre aſſez heureux pour la voir publiée ſous vos auſpices, & par conſequent ſans eſtre expoſée à tout ce que j'en aurois dû craindre; car comme vous eſtes ſi clair-voyant, que rien ne peut échapper à voſtre penetration; tout le monde ſera convaincu de la verité que j'expoſe, dez qu'on la verra une fois établië par voſtre aveu: mais auſſi comme vous ne jugez des choſes qu'apres les avoir penetrées*

*à fond, perſonne ne doutera plus de la fauſſeté de ma propoſition, s'il arrive qu'elle ne vous paroiſſe pas veritable.*

*Ces motifs, Monſieur, ne m'engagent pas ſeulement à ſupprimer ce petit ouvrage ſi vous le deſapprouvez, mais ils me portent meſme à renoncer à tous mes ſentimens, s'ils ne ſe trouvent pas conformes aux voſtres; parce que je ſçay d'ailleurs qu'il y a ſouvent de l'incertitude & de la contrarieté, dans les choſes qui paroiſſent les plus aſſurées & les*

*plus probables, & que s'il est des rencontres où les hommes doivent douter de ce qui leur semble évident, c'est principalement en ce qui regarde les productions de leur esprit; parceque leur imagination est toûjours si remplye des idéés qu'elle a conçeuës, qu'elle ne permet pas à leur jugement d'étendre ses considerations sur d'autres choses, & qu'il ne prend ses conclusions que sur des prejugez, qui les rendent aussi incertaines que leurs principes sont peu assurez, outre qu'ils sont*

*ordinairement aveuglez par les effets de l'amour propre, abusez par la complaisance de leurs amis, & trompez par le témoignage des indifferends.*

*Mais, Monsieur, ce Discours n'est pas simplement de ceux qui peuvent estre Critiquez; comme il tend à destruire une opinion dont la plus part des gens sont prevenus; il est particulierement sujet à la Censure, & il ne peut subsister par consequent, sans l'authorité d'un Personnage, qui soit tout ensemble integre*

*ſçavant & illuſtre, non ſeulement pour confirmer tout ce qu'il contient par une Approbation authentique, mais encore pour avoir un ſeur garand contre les ſuites ordinaires de la preoccupation, de l'ignorance & de l'envie.*

*Cette neceſſité qui a fait balançer tant d'Autheurs, ſur le choix des perſonnes qui puiſſent proteger leurs ouvrages, ne m'a pas donné lieu d'heſiter dans le diſcernement que j'avois à faire: Ie ſçay, Monſieur, combien vous eſtes audeſſus de*

*cette lâche Politique, qui porte aujourd'huy tant de gens à loüer des choſes qu'ils ne croyent pas dignes d'eſtre approuvées, & toutes les actions de voſtre vie ſont autant de preuves indubitables de voſtre integrité; Les grands ſuccez des Cures que vous avez entrepriſes, pour rendre la ſanté à tant de perſonnes illuſtres, les doctes instructions que vous donnez liberalement depuis ſi long-temps, à tous ceux qui ſe rendent à voſtre celebre Academie, & les correſpondances que vous avez toû-*

*jours eû avec tous les ſçavans de l'Europe, ſont des circonſtances qui oſtent la liberté de douter de voſtre profond ſçavoir ; enfin la renommée qui a rendu voſtre Nom ſi fameux dans tous les lieux du monde, a déja publié tant de choſes à voſtre avantage, qu'elle ne peut preſque plus rien adjouſter à la gloire qu'elle vous a procurée.*

*Que ſi je ſuis aſſuré par tant de precieux témoignages, d'avoir rencontré dans vous ſeul toutes les rares qualitez que je devois re-*

*chercher, le favorable accüeil que trouvent aupres de vous tous ceux qui s'attachent à cultiver les ſciences & particulierement la Medecine, & l'heureux accez que j'y ay trouvé moy-meſme, à l'occaſion des ouvrages que j'ay déja publiez, me font croire que j'obtiendray de vous, tout ce que vous me pourrez legitimement accorder : Cependant, Monſieur, j'oze vous dire que ces conſiderations ne ſont pas les ſeules qui me donnent lieu d'eſperer ; vous avez approuvé avantageu-*

*ſement mon Art de guerir les Maladies Veneriennes, l'opinion que je pretend prouver y eſtoit expoſée, & ſi j'avois affecté de la traiter d'abord aſſez problematiquement, je m'en eſtois aſſez expliqué pour l'inſinüer dans les eſprits dociles, & pour porter les Critiques à la combattre s'ils avoient eû dequoy la deſtruire; ſi bien que je puis dire que vous l'avez déja en quelque façon authoriſée, & que vous vous porterez peut-eſtre d'autant plus volontiers à la maintenir, que ſes Ad-*

*versaires ne sont fondez que sur une prevention, qui ne peut jamais estre soûtenuë par aucun raisonnement vray-semblable.*

*Il est vray qu'ils recourent à l'experience comme à un refuge assuré ; mais ce n'est pas assez pour dementir ce que j'avance, d'avoir recõnu par des épreuves reïterées la vertu du Mercure, & l'impuissance de quelques autres medicamens pour la guerison de la Verolle ; par ce que ces espreuves ne peuvent présuposer qu'un doute auquel il faut necessaire-*

*ment renoncer; lorſque par de nouveaux eſſais on eſt parvenu au but de la recherche, ainſi je ne vois pas de quel coſté ils ſe pourront ſauver doreſnavant; car comme j'ay voüé mon travail à l'Vtilité publique je ne pretend point faire de miſtere des choſes que j'ay découvertes, & je leur fourniray bien-toſt dans la ſeconde Edition de mes premieres Obſervations, dequoy ſe convaincre par eux meſmes de la verité que je tâche d'eſtablir.*

*Avec tout cela, Mon-*

*ſieur, je prevois bien que ce n'en ſera pas aſſez pour quelques opiniaſtres, & ie ſuis perſuadé quils ne connoiſtront jamais l'erreur où ils ſont, ſi vous ne les deſabuſez par l'agréement de l'Ouvrage que ie vous preſente; mais auſſi pour peu qu'il ſoit appuyé de voſtre Protection, ie ſuis certain que toutes les maximes qu'il contient demeureront conſtantes & averrées; parce que tout le monde ſçayt que vous ne ſouffrez point les fauſſetez ny les im-*

*postures, & que comme un autre Hypocrate vous consacrez religieusement tous les momens de vostre vie à l'examen des veritez Phisiques, & à l'estude de toutes les autres choses qui dependent de vostre Profession. C'est, Monsieur, ce qui vous a remply de ces vives lumieres, qui peuvent donner de l'esclat à tout ce qu'il y a de plus obscur; c'est ce qui vous a procuré l'avantage de ne trouver jamais de difficultez qui puissent vous*

*arrester dans les recherches que vous faites, & c'est enfin ce qui fait que vos jugemens sont d'un si grand poidsqu'ils passent pour des Decisions incontestables parmy tous les Sçavans du siecle.*

*Apres tout, Monsieur, tel que soit le succez de mon dessein, je sçay que j'en tireray toûjours de tres-grands avantages; car si vous permettez que ma Dissertation soit mise à l'abry de vostre Nom, je seray assuré*

*de n'avoir plus rien à redouter, & si vous ne la croyez pas digne de vostre Protection, je trouveray dans les difficultez que vous m'opposerez des connoissances que ie ne pourrois tirer d'ailleurs; Enfin soit que i'aye la satisfaction de la voir imprimée, soit qu'elle ne paroisse jamais au jour, ie seray tousiours assez heureux, si vous la regardez comme un effet de la paßion que i'ay d'estre assez connu de vous, pour vous tesmoigner de*

*plus en plus par mes aßiduitez, par mes respets, & par mes services, combien ie suis*

*MONSIEVR,*

Vostre tres-humble tres-obeïssant & tres-affectionné Serviteur,

DE BLEGNY.

❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦

*Extraict du Privilege du Roy.*

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 21. jour de Mars 1674. signé DES VIEUX, & scellé. Il est permis à NICOLAS DE BLEGNY, Chirurgien Ordinaire de la Reine, de faire imprimer par tel Imprimeur, en tel Volume, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, les Observatiõs qu'il a faites sur l'*Art de guerir les Maladies Veneriennes*, & ce pendant le temps & espace de dix années, à commencer du jour qu'elles seront achevées d'imprimer, avec deffenses à tous Libraires-imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer lesdites Observations, sous quelque pretexte que ce soit, mesme d'impression estrangere, à peine de confiscation, amande, dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus amplement porté par les Lettres de Privilege.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires-Imprimeurs de Paris le 12. May 1674. suivant l'Arrest du Parle-*

*ment du* 8. *Avril* 1653, *& celuy du Conseil Privé du Roy du* 27. *Février* 1665.

*Signé*, THIERRY, Scindic.

Les Exemplaires ont esté fournis.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois le* 14. *Decembre* 1676.

## APPROBATION

### *De Messieurs les Doyen & Docteurs Regens de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris.*

NOus Doyen & Docteurs regens en Medecine de la Faculté de Pais : ouy le Rapport de Messieurs Quartier & le Moyne, aussi Docteurs d la mesme Faculté, deputez par elle pour lire une Dissertation sur la possibilité de guerir la Verolle sans Mercure, composée par Nicolas de Blegny, Chirurgien ordinaire de la Reyne. Consentons que ladite Dissertation soit imprimée. Fait à Paris ce 1. Novembre 1676. *Signé*

A. J. MORAND Doyen.

# DISSERTATION,
## *Sur la poßibilité de guerir la Verolle ſans Mercure & ſans Flux de bouche.*

ENTRE les parties de la Chirurgie, l'Art de guerir les Maladies Veneriennes eſt peut-eſtre celle qui demande le plus de probité, de ſcience, & d'eſprit : Toutes les autres conſiſtent ou à quelques Operations dont le ſuccez dépend ſeulement de l'adreſſe & de la ſubtilité des Operateurs, ou à quelques penſemens dont on peut ren-

dre les suittes salutaires, en observant quelques circonstances qui sont presque toûjours sensibles ; mais pour pratiquer avantageusement celle-cy, ce n'est pas assez d'operer dextrement & sans peril, ny d'appliquer les remedes exterieurs avec beaucoup de circonspection, il faut encore penetrer tout ce qu'il y a de plus difficile dans la Medecine, & apprendre par ce moyen à faire un bon usage des remedes interieurs, parce que c'est seulement par eux qu'on doit prevenir ou reparer, les indispositions que la matiere verolique peut faire au dedans ; Ce motif qui

devroit porter tous ceux qui pratiquent cet Art à des meditations & à des recherches continuelles, ne produit neanmoins cet effet que dans un tres-petit nombre de perſonnes, & la plus grand part ſe contentent de travailler ou ſelon les maximes de leurs Maiſtres, ou ſelon la doctrine de ceux qui ont écrit de la nature de ces Maladies & de leurs Remedes, dans le temps qu'on nommoit encore qualitez occultes, toutes celles qu'on croyoit indépendantes du chaud, du froid, du ſec, & de l'humide, & cela ſans ſe mettre en peine d'examiner ſerieuſement ſi leurs Dogmes

sont bien fondez, si l'estude des autres choses ne peut pas rendre leurs methodes plus asseurées, & s'il n'est pas possible de découvrir par de nouvelles Observations, des veritez tout ensemble inconnuës & importantes, ce qui fait qu'ils ne sont jamais en estat de rendre raison de leur pratique, & qu'ils confondent à tous momens dans leurs discours la cause & l'effet, l'agent & le patient, la maladie & les simptosmes, ce qui est essentiel ou accidentel au sujet; en un mot, ce qui est propre ou indépendant des Malades & de leurs indispositions; mais aussi

comme ils ſe forment des Idées fauſſes & confuſes, leurs entrepriſes ſont dangereuſes & incertaines, & ils ſont ſouvent d'autant plus mal-heureux, qu'ils ne ſont jamais aſſez ſçavans pour diverſifier leurs remedes, ſelon les differences notables qui ſe trouvent dans la nature des maux, & dans les diſpoſitions particulieres de ceux qui les ſouffrent.

Que ſi le peu d'attache qu'ils ont à l'eſtude les rends ſujets aux diſgraces, le mépris qu'ils font des nouvelles Experiences leur oſte de grands avantages, & ils ont ſouvent le chagrin de voir achever

par les autres ce qu'ils avoient mal commencé, ou du moins de prendre des leçons de ceux qu'ils devroient instruire ; parce que n'estant pas naturellement laborieux, ils se portent volontiers à croire qu'il n'y a rien d'inconnu dans la Nature, & que la Medecine n'aura jamais de meilleurs remedes que ceux qui sont de l'usage ordinaire.

C'est ainsi que plusieurs Autheurs ont avancé que le Mercure est l'unique remede de la Verolle, sans avoir fait les reflexions & les épreuves necessaires pour verifier cette opinion, & c'est de la sorte qu'elle est aujour-

d'huy authoriſée par la plus grand part des fameux Praticiens, qui la reçoivent parce que tout le monde en convient, & qui ne l'examinent point parce qu'ils apprehendent l'application & le travail ; mais ils ne ſe contentent pas de demeurer ainſi dans l'erreur, ils tâchent encore d'y entretenir les autres hommes, & ils font paſſer les nouvelles découvertes pour des impoſtures, les remedes extraordinaires pour des poiſons, & ceux qui trouvent ces choſes pour des trompeurs. Il eſt vray qu'ils reconnoiſſent preſque tous maintenant, que le ſang a

ſon principe au cœur, qu'il en part & qu'il y revient perpetuellement par un mouvemẽt circulaire, & qu'on trouve des reſervoirs & des cõduits par où le chyle y eſt porté. Il eſt vray encore qu'ils employent depuis quelque-temps un grand nombre d'excellens remedes qu'ils ne tiennent que des Empiries & des Chymiſtes; mais on ſçait auſſi qu'*Harveus* Pecquet, Paracelſe Vanhelmont, & tant d'autres illuſtres Inventeurs ont eſté décriez comme la fauſſe monnoye durant leur vie, & qu'on ne leur a rendu juſtice qu'apres qu'ils ont eſté privez par la mort du pouvoir

de faire des jaloux.

Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain qu'on a vû tant de gens s'élever contre quelques Medecins & quelques Chirurgiens, qui ont propoſé pour la gueriſon de la Verolle des remedes plus aiſez que le Mercure, & des voyes plus naturelles que la ſalivation, qu'ils ont eſté contraints d'abandonner ce party ; & s'il s'en eſt trouvé quelqu'un qui ait eu plus de reſolution que les autres, il s'eſt trouvé à la fin accablé par des caballes & par des intrigues dont il n'a jamais pû ſe parer.

En effet, quel moyen de ſe mettre à couvert des méchans

desseins de tant de gens qui ne cherchent qu'à nuire, & qui sont dans un employ qui leur donne lieu de prevenir ou de tromper l'esprit de la plufpart des Malades : Car comme on trouve d'autant plus de facilité à les persuader, qu'ils ont toufiours de la confiance en ceux qu'ils consultent, & qu'ils n'ont pas assez de connoissance pour leur faire rendre raison de leurs propositions, dés qu'ils leur ont une fois oüi dire qu'il n'y a que le Flux de bouche qui peut emporter la Verolle, & qu'il n'y a que les Charlatans qui promettent de la guerir autrement; ils n'écou-

tent plus toutes les autres choſes qu'on peut dire ſur cette matiere ; ils croyent que toutes les maximes qui ſont oppoſées à celle-là, ſont autant d'erreurs & de ſuppoſitions, & ils ont meſme de la peine à croire que le Mercure puiſſe exciter d'autres évacuations ſalutaires : mais ce qui eſt de plus ſurprenant, c'eſt qu'ils ne croyent pas meſme avoir la liberté de ſe plaindre, quand ils ont eſté mal-traitez par ce remede ; & s'il s'en trouve quelques-uns qui ſoient aſſez hardis pour le faire, on les fait paſſer pour des Malades imaginaires ; on attribuë à des ſe-

rositez bilieuses les méchans effets de la matiere Verollique ; & ( comme si l'on parloit à des enfans qu'on veut amuser ) on leur dit que le Mercure est un furet dont elle fuit mesme les approches, tellement qu'ils sont obligez de se croire parfaitement gueris, pendant qu'ils souffrent encore des accidens insupportables ; au lieu que s'il arrive la moindre indisposition à un homme qui aura esté traité par d'autres moyens, on ne manque pas de la rapporter à sa premiere maladie, on luy persuade que cette circonstance jointe à celle de n'avoir pas esté pensé par ce

qu'ils appellent la bonne methode, ſont des marques indubitables de l'imperfection de la Cure qu'on a pretendu faire ; & ſouvent pour une petite galle qui ſera venuë dans un endroit où la piqueure d'une puce l'aura obligé de ſe gratter, on l'engagera à ſouffrir le Mercure avec d'autant plus de danger, qu'il ne ſe trouvera plus dans ſon corps de matiere propre à diminuer l'activité de ce mineral ; d'où vient qu'il eſt alors aſſez fortement agité par la chaleur des parties qui le reçoivent, pour eſtre ſublimé juſqu'à la teſte, où il cauſe neceſſairement des ſimptoſmes effroyables.

Il faut avoüer neanmoins, que ce medicament produit des effets admirables, dans les ſujets qui ſe trouvent propres à recevoir ſon action, & qu'il y a une infinité de perſonnes qui ne doivent leur gueriſon qu'à ce remede ; J'avouë meſme, que pluſieurs ſçavans Medecins en ont tenté vainement un grand nombre d'autres, & que nous n'avons preſque encore vû que des ignorans & des fourbes qui ſe ſoient vantez d'en avoir de plus doux & de plus faciles : mais ſi le Mercure guerit preſque touſiours radicalement la Verolle, ce n'eſt pas à dire

qu'il n'y ait point d'autres medicamens dans la nature qui puiſſent produire cet effet ; & ſi on n'a pas encore publié des moyens équivalens , il ne s'enſuit pas qu'il ait eſté impoſſible d'en trouver.

En effet , tous ceux qui pratiquent aujourd'huy la Medecine avec un peu d'application , ne découvrent-t-ils pas dans les remedes qu'ils employent , des qualitez d'autant plus ſurprenantes, qu'elles avoient eſté auparavant inconnuës à tous les autres , ou pour mieux dire , a t-on veû quelque eſpece de maladie qui n'ait pû eſtre guerie

que par un ſeul remede ; & ſi le Mercure nous manquoit pour celle-cy, ſeroit-il poſſible que les Malades ne pûſſent tirer du ſecours d'ailleurs; non non, comme nous ſommes aſſeurez qu'un pays peut produire ce qu'un autre n'a point, & que les indiſpoſitions qui nous paroiſſent les meſmes, ne ſont jamais eſſentiellement uniformes, il y a lieu de croire que la Providence divine n'a donné tant de differentes qualitez aux medicamens, qu'afin que les uns puiſſent ſuppléer au deffaut & à l'impuiſſance des autres.

D'ailleurs, ne ſçait-on pas

que pour guerir les Maladies dont les cauſes ſont attachées aux humeurs comme dans la Verolle, la Nature chaſſe dehors tout ce qui l'opprime toutes les fois qu'elle eſt aſſez ébranlée pour cet effet ; & peut-on douter qu'il n'y ait point de drogues dans la Medecine, qui la puiſſent émouvoir auſſi fortement que le Mercure : mais quand meſme ce mineral ſeroit le plus puiſſant de tous les remedes, s'enſuivroit-il de-là qu'il le faudroit touſiours neceſſairement employer pour chaſſer la maladie dont ie parle, puiſqu'elle eſt plus facile à guerir que beaucoup d'autres ; en-

fin, quand il n'y auroit point d'indisposition plus opiniâtre que celle-là, y auroit-il lieu de croire qu'il faudroit les mesmes efforts pour la détruire dans tous les Malades, puisque la Nature se met souvent d'elle mesme dans un mouvement assez fort pour pousser sa cause au dehors, soit par les voyes des sueurs, des selles & des urines, soit par celles qui servent aux évacuations menstruelles dans les femmes, ou à la sortie du sang grossier & melancolique dans quelques hommes qui ont des Hemorrhoïdes reglées, soit enfin par les moyens dont elle se sert pour

former les abſez exterieurs; ce qui paroiſt évidemment dans les Bubons Veneriens, qui laiſſent touſiours le corps ſain, quand ils ont eſté arreſtez, digerez, & nettoyez parfaitement.

Auſſi quoy que les Anglois, les Alemans, & quelques autres peuples de l'Europe ayent le Flux de bouche en horreur, & que pour ce ſujet ils ne ſouffrent preſque point ny les frictions ny les parfums de Mercure, on ne voit pas que la Verolle, qui eſt ſi commune dans leur pays, y faſſe perir un plus grand nombre de perſonnes que dans le noſtre. Je ſçay bien

qu'on peut dire que sans les guerir parfaitement, on peut bien les delivrer des accidens qui leur arrivent, en évacuant par des moyens communs, les serositez épanchées qui les causēt & qui les entretiennent, & qu'on peut encore prevenir leurs plus funestes suites, en reïterant de temps en temps l'usage de ces mesmes moyens : mais quelle apparence y a-t-il de croire, qu'il n'y ait point de Medecins estrangers assez sçavans pour connoistre la faute qu'ils feroient en cela, ou qu'ils soient tous assez méchans pour abuser ainsi les Malades, & pour les laisser

toute leur vie dans la malheureuſe neceſſité d'eſtre traité tant de fois : mais enfin, quand on ne voudroit point entrer dans toutes ces conſiderations, qui peut douter qu'un meſme effet ne puiſſe eſtre produit par des cauſes differentes ; & ſi ce dogme n'eſtoit pas auſſi connu qu'il eſt veritable, quelle raiſon auroit-on de ſe fier aux Medecins qui ſe ſervent tous de differends moyens pour ſatisfaire à des indications ſimples & univoques.

Apres tout, je ne ſuis pas le ſeul qui a reconnu la verité que je pretends prouver. Le Docte Fernel dont on ne

sçauroit assez honorer la memoire, ne soûtient pas seulement dans son Traité des Maladies Veneriennes, que la Verolle peut estre guerie sans Mercure, il s'efforce encore de prouver qu'on doit abandonner ce remede comme pernicieux, & qu'on doit preferer le regime propre, les sudorifiques & les purgatifs, au sujet dequoy il raporte diverses experiences, & entre-autres celle qu'il fit luy-mesme dans la personne de Monsieur de Mesieres, alors Prieur de S. Denys de la Chartres, qu'il guerit en assez peu de temps avec des remedes aisez, apres avoir

eſté manqué douze fois par le Mercure.

Le ſçavant M[r] Riviere, dans le Livre de ſes Obſervations, dit qu'il a guery pluſieurs Verollez en vingt jours par les purgatifs & par les decoctions ſudorifiques, de quoy il rapporte diverſes exemples, & entre-autres celle d'un homme qui avoit la Verolle depuis douze ans, & qui avoit eſté traité pluſieurs fois inutilement par la Diette & par le Mercure, a qui il rendit neanmoins la ſanté par l'uſage frequent des purgatifs, & d'une decoction ſudorifique preparée avec les coquilles de noix, & l'antimoi-

ne ; & dans le Livre des Observations qui luy ont esté communiquées, il dit qu'un Particulier qui pratiquoit la Medecine à Paris, guerit parfaitement Henry III. de la Verolle, par un remede tres-simple qu'il avoit appris d'un Turc, quoy que ce Prince avoit esté auparavant manqué par les plus habils Medecins & Chirurgiens du Royaume.

Du Laurens, qui a excellé entre les Medecins & les Anathomistes de son temps, soûtient que le gayac, l'eschine, & la salsepareille, peuvent emporter la Verolle, & il dit mesme que plusieurs

ont

ont eſté gueris de cette maladie par des exercices violens & reïterez. Ranchin ordonne pour le meſme effet les trois ſudorifiques que je viens de nommer, y ajoûtant le ſaſſafras ; & il croit auſſi que les verolez peuvent trouver du ſecours dans l'agitation du corps, lors qu'elle eſt aſſez forte pour exciter la ſueur. De Vigo qui a fait un tres-grand uſage du Mercure, & qui eſt l'inventeur de pluſieurs compoſitions où il entre, n'a pas laiſſé d'enſeigner dans ſes œuvres la maniere de guerir la Verole par d'autres moyens. Mathiolle dans ſon Commentaire ſur Dioſcoride, aſſure

que plusieurs ont esté gueris par un vin composé de Gayac & de quelques autres drogues. Garcias du Jardin dans son Traité des drogues & épiceries, & Dalechamps dans son Histoire generale des Plantes, veulent que le mesme Gayac soit un remede infaillible contre la maladie que j'ay dite. Emanuel Aranda dans la Relation de a captivité d'Alger, assure qu'un Verolé trouva sa guerison dans le vivre & dans le travail des Galeres. Enfin Rondelet, Liebault, Silvius Mercurial, Campanele & plusieurs autres Medecins, ont proposé dans leurs Ouvrages diverses sortes de

remedes, qu'ils croyent du moins auſſi aſſurez que le Mercure : mais comme on ne doit s'attacher aux authoritez qu'en temps qu'elles ſont conformes à l'évidence & à la certitude, il vaut mieux conſiderer la choſe en elle-meſme, en examinant ce qui conſtituë l'eſſence de la Verole, & ce qui doit arriver pour qu'elle ſoit accompagnée de ſes ſimptoſmes ordinaires, parce qu'ayant une fois determiné la nature du mal & de ſes accidens, il ſera beaucoup plus facile de juger de la qualité des remedes qui la peuvent détruire, & de la poſſibilité qu'il y a d'en trouver d'autres que

le Mercure qui puissent produire cét effet.

Or si les observations que j'ay déja publiées, prouvent suffisamment que la matiere Verolique est à peu prés de la nature des venins, je veux dire qu'elle a tout ensemble de l'acidité & de la volatilité, que la Verole consiste essentiellement dans le mélange de cette matiere avec le sang, & que les accidens qu'elle produit ne sont que les suites de la fermentation qu'elle est capable d'y exciter, & les effets de l'action des serositez salées qui s'échappent hors des vaisseaux, pendant le boüillonnement dont elle est accompagnée.

On sçait d'ailleurs que les suffrages de tant de celebres Medecins rendent ces propositions incontestables.

Cela estant ainsi presupposé, il est hors de doute que si l'on peut trouver dans le monde d'autres medicamens que le Mercure, qui soient assez volatils, liquides & penetrans, pour se mouvoir d'une maniere propre à penetrer toutes les parties du corps, à s'unir ou à se mesler avec les acides, & à sortir ensuite par des voyes qui leur soient naturellement propres, ou qui d'ailleurs y soient disposées, on emportera sans l'aide de ce Mineral, l'acide veneneux qui

fait la Verolle : or comme on sçait par experience qu'entre les sudorifiques interieurs, il y en a qui ont assez de volatilité pour se porter par un mouvement rapide, du centre du corps à sa circonference, & pour entraîner par ce moyen les corpuscules heterogesnes qui ne sont pas d'une nature propre à s'unir parfaitement avec les parties liquides ou solides. Il est déja à presumer qu'on peut trouver parmy les medicamens de ce genre, des remedes capables d'emporter la matiere verolique ; d'ailleurs personne ne doute que la plufpart des dieuretiques n'ayent assez de liqui-

dité & de penetration pour ſe diſtribuer dans toute la maſſe du ſang, pour ſe charger des acides qu'ils y rencontrent, & pour les entraîner hors du corps en les precipitant avec les urines, d'où l'on doit conclure qu'ils peuvent ſinon oſter les accidens de la Verolle, du moins emporter ſa racine, en ſeparant d'avec le ſang la cauſe & le levain des fermentations qui leur donnent naiſſance. Il eſt vray que les ſudorifiques que je viens de dire, ſuivent le mouvement du ſang, & paſſent à la circonference du corps avec trop de viteſſe, pour emporter tous les acides

qui se trouvent répandus dans les entrailles & hors des vaisseaux; & il est vray encore que les dieuretiques ne sont portez qu'avec le sang dans les parties éloignées, c'est à dire qu'ils ne sortent pas des arteres ny des veines pour y rentrer en aprés, comme ils devroient faire pour se charger des acides qui sont attachez aux chairs & aux membranes des extremitez, & pour les entraîner ensuite par les voyes des urines : mais tout cela ne marque au plus que la necessité d'employer en mesme temps ces deux sortes de remedes, & on ne peut pas inferer de là, que leur usage

puiſſe eſtre infructueux pour la cure de la maladie dōt je parle.

Il faut avoüer neanmoins que tout ce qu'il y a d'acides veneriens dans les verolez, ne peuvent pas toûjours eſtre emportez pas des medicamens qui traverſent toutes les parties du corps avec tant de promptitude, parce qu'ils ſont quelquefois en partie embaraſſez avec des phlegmes épais, avec la ſanie des ulceres, avec les chairs excroiſſantes, & avec les impuretez qui forment ces abcez qu'on appelle froids; mais en ce cas il eſt toûjours poſſible d'aider la force de ces remedes par la vertu de quelques autres, & il

est certain qu'on peut épuiser ces matieres grossieres par l'usage frequent des purgatifs un peu forts, ou mesme les consumer par celuy des tizannes dessicatives, qui détruisent les superfluitez du corps en augmentant considerablement la chaleur naturelle, & en les poussant d'ailleurs en partie par les pôres, & en partie par les voyes des urines.

On doit donc conclure qu'en employant également les sudorifiques subtils, les dieuretiques liquides, les decoctions dessicatives, & les purgatifs quelquefois un peu forts, on pourra oster tout ensemble & la cause & les accidens de la

Verole : Mais ſi l'on veut eſtre plus fortement convaincu de cette verité, il n'y a qu'à prendre garde, que de quelque nature que ſoient les matieres impures qui font les maladies interieures en ſe meſlant avec le ſang, ou en s'attachant aux autres parties du dedans, elles en peuvent eſtre ſeparées par ces moyens, puiſque ce n'eſt principalement que par eux qu'on guerit les rheumes & les rheumatiſmes, l'apoplexie, la paraliſie, la convulſion, l'hidropiſie, la fiévre, le pourpre, & la peſte meſme.

D'ailleurs ſi l'on veut deſcendre de cette conſideration génerale, à celle qui prouve

particulierement qu'on peut oster par ces remedes les maladies qui ont pour cause l'abondance des acides, & dans lesquelles toutes les serositez deviennent picquantes & corrosives comme dans la Verole, on verra qu'ils ont esté les seules causes de la guerison d'une infinité de malades qui ont souffert la tigne, la rogne, la lepre blanche, & les herpes miliaires & rongeants; & chacun peut éprouver dans la rencontre qu'ils peuvent guerir parfaitement les chaude-pisses, les chancres, & toutes ces autres indispositions qui sont encore causées par les acides veneriens. D'ailleurs, si l'on

veut faire quelque analogie des indiſpoſitions qui ſont particulieres à l'homme, avec celles qu'on voit arriver dans les chevaux, on n'aura pas de peine à croire que le farcin n'aye une cauſe à peu prés ſemblable à celle des maladies que je viens de nommer, & on pourra encore apprendre des Mareſchaux, que ſi quelques-uns d'entre eux gueriſſent ce mal avec le Mercure, la plus grande part des autres ne l'emportent qu'en pouſſant avec d'autres remedes, par les pores, par les ſelles, & par les urines.

En effet, ſi l'on fait quelque reflexiō ſur la nature des dieuretiques, n'avoüera-t'on pas qu'ils

sont tres-propres à pousser hors du corps les acides, puis qu'ils sont ou liquides d'eux-mesmes, ou capables de precipiter des eauës dans quoy ces petits corps se dissolvent plus volontiers que dans le sang, ny dans toutes les autres liqueurs, & ne sçait-on pas que c'est pour cette raison que les urines sont toûjours salées, quelques douces & insipides que soient les choses qui servent de boisson. C'est ainsi que quelques-unes des maladies que j'ay nommées en dernier lieu, ont esté gueries par le seul usage du petit laict ou d'une tizanne de chien-dent; C'est de la sorte qu'un hom-

me de qualité a depuis peu fait guerir un cheval du farcin, en luy faiſant boire durant plusieurs jours une tres-grande quantité d'eau commune. Enfin ſi l'on en veut croire un homme de probité de ma connoiſſance, c'eſt en cette maniere qu'une femme fut guerie l'année precedente de la Verole, ſeulement par l'infuſion de la coloquinte dans le vin blanc.

Quoy qu'il en ſoit, quand ce remede n'auroit pas eû aſſez de force de luy-meſme pour produire cét effet, on ne peut pas douter qu'il n'ait pû ébranler aſſez conſiderablement la nature, pour l'exciter

à se décharger des impuretez dont elle estoit opprimée, & qu'il n'ait pû augmenter suffisamment la force de son mouvement pour la porter à purifier tout le corps, puis qu'il est vray qu'elle le fait souvent sans un pareil secours, & qu'on sçait d'ailleurs qu'un flux d'urine impreveû, a terminé plus d'une fois des maladies universelles, & des abcez ou d'autres indispositions particulieres de la poitrine, du ventre, ou des autres parties du corps.

Pour ce qui est des sudorifiques, ils ne sont pas d'un effet moins considérable, ils empeschent la coagulation du sang, qui est le premier effet que

les acides veneriens, les venins & la matiere pestilente produisent dans cette precieuse liqueur ; & quand ils n'ont pas esté donnez assez à temps pour la prevenir , ils la détruisent par une dissolution salutaire, & ils excitent si puissamment la nature à chasser par les pores les choses qui luy sont contraires, qu'ils sont les plus asseurez remedes aux morsures des animaux veneneux , que ce n'est souvent que par eux qu'on peut guerir la peste , & que les Indiens n'ont point de meilleurs moyens pour se mettre à couvert des méchans effets de la Verole. Il est vray que leur guerison est ordinai-

rement plus apparente que ré-
elle, parce qu'ils n'employent
que les ſeules decoctions des
plantes ſudorifiques dont j'ay
parlé, & que ces decoctions
ſont plus propres à conſumer
les ſeroſitez qui font les acci-
dens de cette maladie, qu'à ti-
rer hors des vaiſſeaux la ma-
tiere impure qui les fomen-
tent ; mais il eſt vray auſſi
qu'elles excitent quelquefois
dans le ſang une fermentation
aſſez vehemente, pour donner
lieu à la nature d'en ſeparer
tous les acides veneriens, &
de les depoſer enſuite dans les
chairs des extremitez, d'où ils
ſont d'autant plus facilement
tirez qu'ils ſe diſſolvent toû-

jours dans les ſeroſitez qui forment la ſueur.

Mais ſi nous en voulons voir des effets d'autant plus ſurprenans, qu'on ne les peut preſque jamais obtenir par l'action du Mercure ny par la continuation du flux de bouche; Il n'y a qu'à rendre les compoſitions qu'on en fait en partie dieuretiques, & on verra par exemple que les decoctions de cette qualité, font ſouvent diſparoiſtre les duretez de la chair, des ligamens & des membranes, & les élevations des os & des cartilages, & l'on verra encore que le ſeul antimoine diaphoretique, meſlé avec une certaine liqueur ape-

ritive guerit les gonorrhées les plus rebelles ; C'est par une experience à peu prés semblable, qu'un sçavant Escuyer guerit il y a quelque mois avec de l'anthimoine ainsi preparé, un cheval malade qu'il n'avoit pû remettre par aucun autre moyen : il luy en fit prendre deux onces chaque jour durant trois semaines dans la decoction de parietaire, aprés quoy l'animal devint plus vigoureux, il luy vint de fort grosses galles sur toute la peau, & peu de jours aprés on luy vit tomber le poil ; mais de maniere qu'à mesure que le nouveau s'accrut toutes les galles tomberent, & qu'il re-

couvrit en peu de temps la ſanté & la beauté qu'il avoit perduës.

A l'égard des purgatifs, on a éprouvé tant de fois qu'ils peuvent tirer les impuretez & les ſuperfluitez de toutes les parties du corps, que ceux meſmes qui ne veulent point traiter la Verole ſans Mercure, penſeroient auſſi l'avoir guerie imparfaitement, s'ils n'avoient purgé pluſieurs fois leurs malades devant & aprés l'effet de ce remede, & l'on ne voit que trop ſouvent le retour des fiévres & des autres maladies interieures, à ceux en qui on les a voulu épargner; mais pour ne parler que des bons

effets qu'ils produisent dans les maux qui ont pour cause les acides Veneriens, ne sçait-on pas qu'ils contribuënt du moins autant que tous les autres remedes, à la guerison des chaude-pisses & des chancres veroliques ; & n'y a-t'il pas eû un grand nombre de verolez, qui ont esté delivrez des pustules, des douleurs & de la pluspart des autres accidens de la Verole, en prenant de temps en temps des purgatifs pour retarder leur traitement jusques dans des saisons ou des occurrences commodes.

Au reste, si les authoritez que j'ay rapportées sont considerables, & si les raisonnemens

dont je les ay appuyées ſont judicieux, les experiences publiques que j'offre de faire, ſont des moyens que les plus incredules pourront prendre, pour ſe convaincre d'une verité qu'ils ne ſçauroient nier qu'injuſtement; mais pour celles que j'ay déja faites en differends temps, j'avouë que la neceſſité de taire les noms des malades qui en ont profité, & l'incertitude qui ſe trouve quelquefois dans les ſignes de la Verole, ſont deux circonſtances qui les pourroient rendre douteuſes. Cependant, comme il y en a quelques-unes qui ont eſté faites ſur des perſonnes en qui il s'eſt trouvé

des marques indubitables de cette maladie & de sa guerison, & qu'elles ont esté heureusement achevées en presence de gens qui en pourroient rendre un témoignage irreprochable, je croy qu'il est d'autant plus utile de les rapporter icy, qu'elles seront peut-estre suffisantes pour persuader ceux dont l'opiniâtreté ne va pas jusqu'à l'excez.

Un Gentil-homme Anglois trois mois aprés avoir esté traité d'un chancre, fut surpris d'une douleur de teste insupportable, & pour laquelle il se fit inutilement saigner deux fois, peu aprés tous ses cheveux tomberent, il luy vint

quelques puſtulles au front, & en moins de rien tout ſon corps en fut couvert. Il conſulta ſon mal, & on luy dit que c'eſtoit la Verole, comme en effet, il n'y avoit pas lieu d'en douter; mais prevenu de l'opinion qu'on a du Mercure en ſon païs, il dit qu'il aimoit mieux mourir que de ſouffrir le Flux de bouche, & reſolu de l'éviter à quelque prix que ce fut, il me pria de le traiter de quelqu'autre maniere; ce que je fis avec tant de ſuccez, par des remedes de la nature de ceux que j'ay décrits, qu'aprés y avoir travaillé ſeulement durant cinq ſemaines,

il fut remis dans une santé si parfaite, qu'il n'a pas souffert depuis la moindre indispositiõ, quoi qu'il y a plus de deux ans que ce traitement a esté fait.

Un Estudiant en Medecine, qui avoit esté jugé atteint de la Verole, parce qu'il avoit trois chancres à la bouche, une pustulle crouteuse & fort large au perignée, & des douleurs fixes & nocturnes dans le milieu des gras des cuisses & des jambes, (ce qui avoit esté les suites d'une Chaude-pisse virulére & d'un Bubon qui avoit rentré) fut traité deux fois par le Mercure sans voir la fin de ses douleurs, qui le tourmen-

toient encore plus cruellement qu'auparavant, & quoy que les chancres de la bouche & la puſtulle du perignée diſparurent dés le premier traitement, il luy arriva peu aprés le dernier ſous le prepuce & au ſiege, des verruës & des ulceres qui furent de nouvelles marques de la rebellion de ſon mal; mais parce qu'il avoit leû dans quelques Autheurs, que pluſieurs Verolez avoient ſouffert le Flux de bouche ſans eſtre délivrez de leur indiſpoſition, & qu'ils avoient neantmoins trouvé leur gueriſon dans l'uſage de quelques remedes aſſez communs, il ne ſe dé-

conforta pas tout à fait, & ayant appris que j'avois guery plusieurs malades par des moyens nouveaux & extraordinaires, il me vint prier d'y travailler encore en sa faveur, & il fut si heureux dans ce dessein, qu'aprés l'avoir traité durant sept semaines, il se vit en estat d'accomplir un Mariage pour lequel on le pressoit fort, sans que sa femme ny deux enfans qu'il a eû d'elle, ayent souffert aucun accident qui puisse rendre sa guérison douteuse.

Un homme employé dans les Finances, qui avoit negligé fort long-temps la guérison d'un chancre qu'il avoit

au filet, ſe vit enfin ſurpris de douleurs cruelles dans preſque toutes les parties de ſon corps, & qui ne furent pas ſeulement traitées ſans fruit par les remedes ordinaires aux rheumatiſmes ; mais qui furent bien-toſt accompagnées de pluſieurs tuberculles à la teſte fort dures, d'un nodus ſur l'os du coude prés le poignet, & de deux autres ſur la creſte du tibia de la jãbe droite. Cependant dans l'indiſpenſable neceſſité de continuer ſon employ ou de le perdre, il ſe reſolut d'abandonner l'opinion commune pour s'en fier à l'experience particuliere d'un de

ses amis, que j'avois guéry peu auparavant sans retraite & sans Mercure, dans cette pensée il se mit entre mes mains, & il n'y fut qu'à peine deux mois sans éprouver comme les autres, que ce qui n'est pas universellement connu, n'en est pas toûjours moins estimable, parce que ce fut en moins de temps que ses douleurs cesserent, & que ses nodus disparurent; il n'y eût que les tubercules de la teste qui ne furent entierement abbaissées que trois semaines aprés avoir cessé les remedes generaux.

Mais ce n'est pas assez d'avoir étably par toutes ces

preuves la poſſibilité de guérir la Verole ſans Mercure & ſans Flux de bouche, il faut encore montrer la neceſſité qu'il y a de la traiter quelquefois par d'autres moyens, afin d'engager les Chirurgiens qui les ignorent à les rechercher avec application. Cette autre verité qui eſt encore moins connuë que la premiere, n'eſt pas neanmoins difficile à prouver ; on voit maintenant tant de gens, & particulierement parmy les Eſtrangers, qui ſe reſoudroient plutoſt à mourir qu'à ſouffrir la ſalivation, que nous aurions le déplaiſir d'en voir perir pluſieurs par l'action &

par les effets de la matiere verolique, si nous ne pouvions pas en délivrer les malades par des évacuations plus ordinaires. D'ailleurs la retraite qui est si necessaire à tous ceux qui sont traitez par les Onctions, par les Emplastres, & par les Parfums de Mercure, est une démarche insupportable aux personnes qui portent la peine d'un crime dont elles sont innocentes, je veux dire à celles qui ont le mal-heur d'estre associées à des impudiques par le sacré nœud du Mariage, elle est toûjours une note d'infamie pour les femmes, pour les gens publics, & pour ceux

qui meinent une ſorte de vie reguliere ; & elle eſt enfin ſouvent cauſe de la ruine des gens d'affaires, des Commiſſionnaires, des domeſtiques, & generalement de ceux dont les emplois ne peuvent jamais vaquer.

Cependant ſi les malades trouvoient toûjours dans cette retraite le ſecours qu'ils y vont chercher, ils trouveroient peut eſtre auſſi dans leur deſaſtre quelque peu de conſolation ; mais la pluſpart en ſortent ou mal guéris, ou aprés y avoir ſouffert cruellement, & quelques-uns meſmes y reçoivent le coup de la mort de la main qui devoit

les tirer du peril où ils estoient exposez, parce qu'il ne se trouve pas par tout des Chirurgiens assez sçavans & assez experimentez pour faire un bon usage du Mercure, & que les plus ignorans s'ingerent aujourd'huy de l'employer avec tant de temerité, qu'ils ne demandent jamais du conseil que quand leurs fautes sont irreparables.

Mais quand les Chirurgiens capables seroient toûjours à la disposition des malades, s'en trouveroit-il un seul qui puisse répondre absolument des effets du Mercure, ne sçait-on pas que le temperamment & la constitution,

ne sont pas semblabes dans tous les hommes, & que tel peut estre disposé à recevoir utilement l'action d'un medicament, en qui un autre causeroit des mouvemens extraordinaires & pernicieux.

C'est pour ce sujet que tous les Autheurs ont écrit diverse formules de remedes pour chaque indisposition particuliere, & qu'ils ont ordonné en premier lieu l'usage des plus doux & des plus faciles, afin d'apprendre aux Estudians que la cure des maladies doit estre diversifiée non seulement selon le sexe, l'âge, le temperamment, les forces, & les autres dispositions où peu-

vent estre les malades en les traitant ; mais encore suivant ce qui a esté resulté de l'action de ceux qui ont esté premierement employez.

Aussi quoy que le Mercure ait esté le remede de plusieurs , on sçait qu'il a esté vainement employé pour quelques-uns, & qu'il a mesme esté un poison en quelques autres , parce qu'il s'est trouvé des sujets dans lesquels ses mouvemens ordinaires ont esté empeschez par des obstacles impréveus, & qu'il y a eû des personnes trop foibles ou d'ailleurs trop delicates pour resister à la grandeur de l'émotion & à la continui-

té des évacuations qu'il excite; Aprés tout, ſi chaque maladie n'avoit qu'un ſeul remede, les Medecins ſeroient contraints de laiſſer dans un deſeſpoir aſſeuré, tous les malades en qui il ſe ſeroit trouvé des diſpoſitions contraires à ſon action; & comme il n'y a rien de plus commun que cette avanture, la Medecine ſeroit à la fin ſi ſterile, que le peu de ſecours qu'on en pourroit tirer, deviendroit la cauſe de ſon abandonnement.



## *Nouvelles Preuves de la verité qui a esté prouvée dans la Dissertation précedente.*

APRES avoir donné de si fortes preuves de la verité que je soutiens, je croyois devoir esperer qu'elle seroit universellement receuë ; mais l'évenement n'a pas remply toute mon esperance : quelques Sçavans persuadez de l'incertitude des choses, ont voulu que leur croyance fust précedée du doute, & avant que d'entrer dans mon opinion,

ils ont voulu regarder l'erreur qui luy eſt oppoſée, par tout ce qu'elle a de faces avantageuſes ; quelques autres gens du nombre de ceux qui ne ſont pas aſſez éclairez, pour porter leur jugement ſur des matieres ſi delicates, ont ſoutenu opiniâtrement que le ſentiment d'un particulier, ne devoit pas eſtre authoriſé au préjudice du conſentement univerſel de ceux qui pratiquent la Medecine, ou que du moins on ne devoit point croire que la Verolle pût eſtre guerie ſans Mercure, qu'aprés s'en eſtre aſſeuré par des épreuves cer-

taines & reïterées ; tellement qu'en pensant terminer par ma Dissertation, les disputes que j'ay tant de fois soutenuës dans les Conferences publiques & particulieres, je me suis ce semble engagé dans un nouveau combat, puisque plusieurs seroient privez du benefice de ma nouvelle Découverte, si le public que j'en ay voulu gratifier, avoit encore quelque lieu de douter de sa certitude.

Entre ces deux sortes de personnes, les premieres m'ont proposé un grand nombre d'objections ; mais qui ne valent pas toutes la

peine d'y répondre, parce que la ſolution de la plus grande part, ſe trouve dans les choſes que j'ay déja avancées ; j'en rapporteray ſeulement rrois, qui ſemblent les plus conſiderables, & qui meritent d'autant mieux d'eſtre refutées, que toutes les autres n'en ſont que des dépendances.

La premiere eſt, que ſi les ſudorifiques, les dieuretiques & les purgatifs eſtoient aſſez puiſſans pour guerir la Verolle, elle ne ſeroit preſque jamais la ſuite des autres maladies veneriennes, comme elle l'eſt ordinairement, puiſque ces

remedes sont employez le plus souvent dans la cure de ces premieres maladies, & qu'estant des moyens suffisans pour l'oster, ils seroient à plus forte raison des preservatifs immancables pour la prévenir,

Mais sans faire voir que le Mercure mesme n'emporte souvent la Verolle, qu'en poussant seulement ou par les porres, ou par les selles, ou par les urines; il est aisé de détruire cette objection, en examinant seulement les circonstances qui en dépendent : Car en premier lieu, il est certain que quand la matiere venerienne

s'eſt attachée à certaines parties du corps, de maniere qu'elle y a cauſé une Chaudepiſſe, un Chancre, ou quelques-uns des autres premiers maux veneriens, elle ne penetre les vaiſſeaux & ne fait la Verolle, qu'aprés avoir demeuré un temps conſiderable entre les fibres charneux & membraneux des parties ſur leſquelles elle agit, & qu'à faute d'avoir eſté repouſſée au dehors par les évacuations dont il a eſté parlé, puiſque les malades en qui ils ont eſté raiſonnablement diſpenſez, ne ſe trouvent enſuite atteint de cette fâcheuſe maladie, ſi

ce n'est en temps qu'elle a esté contractée dans le temps mesme que la cause des autres a esté receuë; ce qui est d'autant plus vray-semblable, que la plus grand' part de ceux qui la souffrent, par exemple aprés la guerison des Ulceres ou des Chancres veneriens, avoüent que ce n'est que par ce qu'ils les ont negligez, ou que ceux par qui ils en ont esté traittez, ne se sont attachez qu'à l'indisposition presente, sans se mettre en peine de celle dont elle pouvoit estre suivie. En second lieu, il faut remarquer, qu'encore que

les preſervatifs de la Verolle qui ſe donnent dans les autres maux veneriens, ſoient du genre des évacuatifs dont je me ſers pour guerir cette maladie, ils ne ſont pas neantmoins toûjours les meſmes en eſpece, puis qu'il eſt plus facile de prévenir une maladie qui n'eſt pas encore, que de la détruire lors qu'elle eſt formée, & qu'ainſi les remedes dûs à la preſervation de celle-cy, ne doivent pas eſtre à beaucoup prés ſi puiſſans, que ceux qui doivent eſtre employez pour la cure qu'on en doit faire. Enfin il faut demeurer d'accord,

que quand ces remedes ne seroient en rien differens les uns des autres, il y auroit lieu toutefois d'en obtenir des effets plus ou moins considerables, suivant les dozes dans lesquelles ils seroient donnez, le temps durant lequel ils seroient continuez, l'ordre dans lequel ils seroient distribuez, la maniere avec laquelle ils seroient mélangez ou preparez, & generalement selon les divers usages qu'on en pourroit faire.

La deuxiéme de ces objections est, que si le Mercure n'estoit pas l'unique specifique de la Verolle,

l'Antimoine qui eſt aprés luy le plus puiſſant des évacuatifs, feroit un remede preſqu'aſſeuré contre cette maladie.

Trois circonſtances qui ont déja eſté touchées dans ma Diſſertation, ſervent de réponſes à cette objection ; La premiere eſt, que la Verolle n'eſtant pas la plus grande ny la plus opiniâtre des maladies, c'eſt mal raiſonner que de dire, que les plus forts évacuatifs doivent eſtre ſes plus aſſeurez remedes. La ſeconde eſt, que la conſtitution de l'homme n'eſtant pas uniforme dans tous les individus, non ſeu-

lement un meſme medicament ne peut pas trouver dans tous des diſpoſitions propres à rendre ſon action efficace ; mais qu'il ſeroit meſme dangereux en diverſifiant les remedes, de les donner tous d'une égale force, puiſque ceux qui auroient eſté ſalutaires dans les perſonnes fortes & robuſtes, ſeroient infailliblement perilleux dans celles qui ſeroient tout enſemble foibles & faciles à émouvoir. Enfin la troiſiéme eſt, qu'il eſt certain que l'Antimoine peut en effet guerir la Verolle à l'ayde de quelques autres remedes,

comme le Mercure le fait quand on joint à ſon action, celle des ſudorifiques, des dieuretiques & des purgatifs, ſelon la pratique ordinaire. Il eſt vray qu'on peut dire, que cette derniere propoſition ſemble eſtre détruite, par pluſieurs experiences qui ont eſté faites par des perſonnes intelligentes; Mais il eſt vray auſſi qu'elle eſt eſtablie par un grand nombre d'autres qui ne ſont pas ignorées de tout le monde, & que le peu de réüſſite des unes, peut eſtre l'effet du mauvais uſage qu'on a fait de ce remede, comme

le bon ſuccés des autres, a eſté la ſuite neceſſaire de l'employ raiſonnable qu'on en a fait. Quoy qu'il en ſoit, qu'elle raiſon a-t'on de dire que les grands évacuatifs ſont neceſſaires pour la gueriſon de la Verolle ? La matiere venerienne qui en eſt la cauſe efficiente, paſſe-t'elle dans le ſujet qui la reçoit, en une quantité aſſez grande pour eſtre ſi difficile à épuiſer ? bien loin de cela: Quand toutes les parties qui en ſont répanduës dans un corps verollé pourroient eſtre raſſemblées, elles ne formeroient pas un compoſé ſi gros qu'un ci-

ron, & ſi elle s'unit avec les corpuſcules elementaires qui ſont à peu prés de ſa nature, par exemple les acides, & qu'elle les agite d'une maniere propre à cauſer comme elle tous les accidens de la Verolle, il ne s'enſuit pas qu'on doive oſter tout ce qu'il y a alors d'acides dans le corps, puiſqu'elle ne les rend veneneux qu'en tẽps qu'elle leur donne une agitation extraordinaire, & c'eſt aſſez de la pouſſer dehors avec ceux à qui elle s'eſt plus intimement jointe, pour redonner aux autres le mouvement moderé qui leur eſt naturel;

est-ce que cette matiere cause la pourriture des humeurs dans lesquels elle se trouve meslée, & qu'il soit ainsi absolument necessaire de les évacuer pour rendre le corps sain? rien moins que tout cela, parce qu'elle est acide, elle peut plûtost les preserver de cet accident, & si elle corrompt toute la masse du sang en desunissant ses parties pas la fermentation qu'elle y excite, ce n'est pas à dire qu'on doive vuider pour ce sujet tous les vaisseaux qui le contiennent, puis qu'on ne le pourroit faire sans oster la vie, & qu'il suffit à mesure

qu'on s'efforce de chaſſer la cauſe de cette deſunion, de procurer la generation d'un ſang plus naturel par l'uſage des bons alimens ; en un mot, n'eſt-ce point qu'elle s'attache toûjours aux parties ſolides, dont il eſt bien plus difficile de la détacher, que de pouſſer dehors les parties heterogenes, qui en ſe meſlant dans les humeurs, font la pluſpart des autres maladies interieures ? cela eſt encore moins veritable ; on ſçait qu'elle ne fait la Verolle que quand elle eſt répanduë dans le ſang, & qu'elle eſt d'elle-meſme d'une nature propre à

s'étendre dans les substances liquides, & à se laisser entraîner à leur mouvement. C'est d'où vient que j'ay observé en pratiquant, que quād cette matiere n'est plus dans les vaisseaux, & qu'elle a esté déposée dans les parties charneuses, on peut guerir la Verolle avec beaucoup de facilité; mais qu'au contraire la cure en est tres-difficile, lors que cette mesme matiere est encore répanduë dans toute la masse du sang. Il faut donc conclure que la guerison de cette maladie dépend plûtost des propres qualitez de ses remedes, que de

l'extréme degré de force qu'ils peuvent avoir. Ce qui eſt une obſervation d'autant plus importante pour la Medecine, que dans les maladies meſmes dont les cauſes ne peuvent eſtre ce ſemble détachées ſans effort, comme ſont par exemple la Peſte, les Fievres malignes, l'Hidropyſie, & les Ecrouelles; on cauſe ſouvent la mort à ceux qui les ſouffrent, quand on eſſaye de les oſter tout d'un coup par des medicamens violens, au lieu qu'on les voit bien des fois heureuſement terminées, à ceux en qui on a provoqué des évacuations

plus douces, mais reïterées.

La troisiéme des objections ausquelles je dois répondre est, que si pour guerir la Verolle dans un temps presque certain & limité, comme on fait avec le Mercure, il suffisoit de pousser la matiere morbifique par les porres, par les urines & par les selles, on pourroit aussi par les mesmes moyens oster dans un temps assez préfix, les Fiévres & toutes les autres maladies qui dépendent de la corruption du sang, ce qui ne s'accorde pas à l'experience.

Bien que cette objection

ſe détruiſe par elle-meſme, non ſeulement en ce que le Mercure donné dans une doze propre pour la gueriſon de la Verolle, agit aſſez differemment dans les divers ſujets qui le reçoivent, pour ne pouvoir pas limiter le temps de ſon operation; mais d'ailleurs parce qu'il n'emporte ſouvent cette maladie, qu'aprés en avoir reïteré pluſieurs fois l'application. Je veux neantmoins en examiner juſques aux moindres circonſtances, afin de ne laiſſer aucun ſcrupule dans l'eſprit de ceux qui pourroient eſtre préoccupez de l'opinion commu-



ne. Je dis donc premierement, que comme nous sommes beaucoup plus asseurez des voyes par où les sudorifiques, les dieuretiques & les purgatifs doivent pousser les superfluitez du corps, que de celles que le Mercure doit traverser (qui comme on sçait produit quelquesfois des évacuations bien opposées au flux de bouche) de mesme nous pouvons déterminer plus facilement, le temps dans lequel ces évacuations communes peuvent produire l'effet qu'on en espere, que celuy qui peut suffire à ce mineral pour emporter

toute l'impureté receuë. En ſecond lieu, je ſoutiens qu'il n'y a aucun rapport entre la nature de la Verolle, & celle des maladies qu'on a voulu luy comparer, puiſque dans celle-cy la corruption du ſang ne conſiſte, comme j'ay dit, que dans la deſunion de ſes parties, & que dans les autres elle n'eſt autre choſe que la pourriture de cette humeur, outre que dans la maladie que je viens de nommer, la premiere intention curative eſt la deſtruction de ſa cauſe, & que dans les autres au contraire, & par exemple dans la Fiévre, c'eſt la ceſſation de

l'effet, je veux dire de l'incendie que la matiere fiévreuse a allumée par tout, en remuant les parties du sang d'une maniere extraordinaire. Aprés tout, personne ne peut douter, que si on pouvoit toûjours sans peril, traitter la Fiévre à peu prés comme la Verolle, c'est à dire, en s'attachant simplement à pousser au dehors la matiere qui la cause, on pourroit bien à quelques jours plus ou moins, marquer le temps de sa guerison, puisque ceux qui sont assez hardis pour donner aux febricitans, les remedes empirics qui peuvent oster
tout

tout enſemble la cauſe & l'effet de leurs maux, les tuënt ou les gueriſſent immancablement en cinq ou ſix jours au plus.

Mais ſi les réponſes que je vient de faire, font voir que les ſçavans ne m'ont rien objecté qui puiſſe ſubſiſter, il n'y a qu'à ſe reſſouvenir des peines du flux de bouche, des méchans effets de la retraite qu'il demande, & des malheurs qui en ſont ſi ſouvent les ſuittes, pour connoiſtre le peu de raiſon qu'ont eû les autres perſonnes dont j'ay parlé, de reſiſter ſi opiniâtrement à la verité que j'ay

soûtenuë, puis qu'aprés l'a-voir establie par l'authorité, par le raisonnement, & par l'experience ; La seule consequence que j'en tire, est qu'on peut traitter les Verollez avec des remedes aussi doux, aussi facils, & aussi assurez, que ceux de l'usage ordinaire sont violens, desagreables & dangereux ; Mais bien qu'ils ayent bouché les yeux a de si pressantes considerations, & que les avantages que j'ay opposez à tant de disgraces, n'ayent pû les toucher assez vivement pour estre persuadez, j'espere au moins de les convaincre

par un moyen extraordinaire, puis qu'il eſt conſtant que la preuve des témoignages que je leur vais donner doit paſſer pour inconteſtable.

Monſieur Collichon Muſicien demeurant au Faux-bourg S. Victor, dans le Cul de ſac des nouveaux Convertis, aſſurera qu'au mois de Mars 1674. venant ſouvent chez moy comme amy, il y vit un jeune Gentilhomme Bourguignon qui eſtoit dans les remedes, & qui luy avoüa qu'aprés une chaudepiſſe opiniâtre qui eſtoit degenerée en gonorrhée habituelle; Il s'eſtoit

apperceu de la Verolle, par deux tumeurs qui parurent durant quelques jours dans les deux aînes, & qui s'étant abaissées, furent suivies de la cheute de ses cheveux, de douleurs violentes & nocturnes, & de plusieurs petites pustulles en differents endroits de la peau ; nonobstant quoy je le traité sans retraite & sans mercure, & le renvoyay parfaitement guerit & content, aprés cinq sepmaines de pensemens.

Monsieur Auvry le fils, demeurant ruë Jean-pain-molet, & sçachant tres-bien parler la langue An-

gloiſe, témoignera qu'au mois de Fevrier 1676. un Gentil-homme Anglois à qui il ſervoit quelquefois d'interprette, ſe vit icy atteint de la Verolle qu'il avoit contractée en ſon pays, & qui fut reconnuë par pluſieurs chancres, ulceres & veruës qui ſe formerent à la verge & ſous le prepuce, ſans aucun nouvel attouchement de femmes, & qui furent accompagnez de douleurs fixes à la teſte, & mobiles dans les autres parties du corps; de laquelle maladie je traitay ce Gentilhomme avec tant de douceur, que pendant

l'usage des remedes, il couchoit, mangeoit & joüoit tous les jours à la paulme avec ses compatriottes sans en paroistre plus malade, nonobstant quoy il se trouva guery en un mois de temps avec tant de satisfaction, qu'il m'envoya payer & remercier deux mois apres avec beaucoup d'honnesteté & de reconnoissance, bien qu'il luy eût esté facile en cas de mécontentement, de se dispenser du payement qu'il me fit, n'ayant seulement que sa bonne foy pour assurance.

Monsieur Fortier Bar-

bier Perruquier, demeurant au quartier ſaint Germain des Prez, ruë des Boucheries prés la Foire, & parlant auſſi fort bien Anglois, eſt encore témoin du traitement qui vient d'eſtre marqué, & atteſtera de plus qu'en 1673. il me mit entre les mains un autre Gentilhomme Anglois, atteint non-ſeulement d'une vieille gonorrhée, mais de la Verolle meſme, qui ſe manifeſta par des puſtulles & des dartres malignes dont il avoit le corps tout couvert, & par deux ulceres virulens, l'un occupant toute la circonference de l'a-

nus, & l'autre estant situé sur le gras de la jambe droite, desquelles maladies je le traitay encore sans retraite & sans mercure, & le renvoyay entierement guery en six sepmaines de temps; ledit Sieur Fortier en estant assuré par plusieurs lettres, que ce Gentilhomme luy a écrite depuis qu'il est de retour en Angleterre.

Monsieur Meaulme Marchand de Tapisseries, demeurant ruë de la Huchette à l'enseigne de la Fleurs de lys, assurera qu'il m'adressa vers la fin de l'année 1676. un Gentil-homme

Champenois de ſes amis, qui eſtoit tout enſemble vieux, hidropique, cacochime, tabide & jugé verollé par pluſieurs Chirurgiens, qui l'avoient condamné à ſouffrir le flux de bouche comme un écueil inévitable, tant à raiſon des douleurs qu'il ſouffroit, qu'à cauſe d'un chancre venerien dont il avoit negligé de ſe faire traiter, & qui aprés avoir attiré ſur la verge beaucoup de ſurperfluitez qui l'avoient tumefiée extraordinairement, avoit cauſé un phimoſis, & s'eſtoit acrû de maniere, qu'il avoit rongé toute la

circonference du prepuce; tellement qu'il estoit devenu énorme, tant à cause de sa grandeur excessive, qu'à raison des inégalitez & de la dureté de son fond & de ses bords, & que cependant ce malade se vit tout ensemble guerit de ses maladies Veneriennes, & beaucoup mieux de ses autres indispositions, apres l'avoir pensé seulement durant deux mois, & cela avec des remedes si aisez, qu'il n'a pas manqué un seul jour de sortir & de boire avec ses amis; ce qu'il aimoit extremement.

Monsieur de Chabane

Garde du Roy , logé ordinairement ruë des Noyers au Chapeau rouge, eſt encore témoin des maux & de la gueriſon de ce Gentil-homme. Monſieur de Beauregard auſſi Garde du Roy , logé ruë de la Huchette à l'Annonciation, & Monſieur Ruynault Advocat en Parlement , demeurant ruë Percée à l'image S. Michel , ſont auſſi convaincus du bon ſuccés que mes remedes ont eû en ſa perſonne , bien qu'ils n'ayent pas veus l'eſtat où il eſtoit lors que j'entrepris de le traiter.

Monſieur Priouſt, nepveu

& Maistre Clerc de Monsieur Prioust Procureur en la Cour, demeurant prés le Port S. Landry, peut rendre témoignage de la guerison d'un Gentilhomme de Normandie qui avoit la verolle, & de la liberté qu'il a euë de faire ses affaires, durant tout le traitement que je luy ay fait, quoy qu'il eût esté jugé atteint de cette maladie, à cause des autres maux veneriens dont elle avoit esté precedée, & de l'opiniâtreté des douleurs fixes & nocturnes, dont il estoit continuellement tourmenté depuis long-temps, sans

y avoir pû trouver de remedes.

Monſieur Brayer, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris & Medecin tres-fameux, ſçait que j'ay traité & guery une femme de qualité & tres-delicate, qui avoit eſté jugée atteinte de la verolle par luy & par deux Chirurgiens tres-experts, & cela par des remedes aſſez doux, pour n'en avoir reſſenty aucune incommodité, & aſſez efficaces pour luy avoir oſté ſon mal en moins de cinq ſemaines.

Monſieur de la Pouyade Gentilhomme du pays de

la Marche, logé sur le Quay des grands Augustins prés l'Hostel de Luyne, & qui a mangé chez moy durant six mois comme amy, asseurera qu'il y a veu pendant ce temps un grand nombre de Verollez, traitez & radicallement gueris sans retraite, sans mercure, & sans flux de bouche.

Monsieur Gayant Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, & Medecin ordinaire du Roy, est témoin de la guerison d'un Gentilhomme de ses amis qu'il m'avoit mis entre les mains, que je traitay sans mercure, & que

nous avions jugé verollé, à cauſe de pluſieurs puſtulles d'un caractere venerien qu'il avoit à la teſte & au frond, d'un ulcere dans l'uretre, & de pluſieurs autres circonſtances conſiderables tirées des diſpoſitions precedentes.

Meſſieurs les Chevaliers de Luçan, de Blincourt & d'Aunueil, tous trois Capitaines de Chevaux legers dans le Regiment du Meſtre de Camp general, ſont auſſi témoins du mal & de la guериſon de ce malade.

Monſieur Cluet Exempt, demeurant ruë de Mouſſy

prés le Cimetiere de S. Jean, a veu chez moy l'année derniere plusieurs Verollez traitez comme les precedens, qui en sont sortis bien gueris & tres-satisfaits, entre-autre un Gentilhomme de ses amis qu'il m'avoit mis entre les mains; parce qu'aprés avoir esté mal traité d'un chancre sous le prepuce, la Verolle s'estoit manifestée par tant de pustulles, qu'il en avoit le corps tout couvert, lequel recouvrit entierement sa santé en un mois de temps, quoy qu'il fût vieil gouteux & fort replet.

Le nommé Deschamps,

Compagnon Chirurgien, demeurant dans les Peres de l'Oratoire de la ruë S. Honoré, aſſeurera que pendant trois années qu'il a demeuré chez moy, il y a veû un tres-grand nombre de Verollez traitez & gueris en la maniere auparavant dite.

Le nommé Bouchart, nepveu de Monſieur Jouvenel, Marchand Libraire demeurant ruë de la vieille Bouclerie, témoignera auſſi que pendant ſix mois qu'il a demeuré chez moy, il y a veu cinq perſonnes de qualité qui eſtoient atteintes de la Verolle, penſées

& gueries avec autant de facilité & de succés que toutes celles qui viennent d'estre marquées ; au reste comme il y a peu de gens affligez de cette maladie, qui soient assez reservez pour ne se declarer à personne, lors qu'ils se voyent tombez dans ce desastre, il y a encore plusieurs Confidens qui sont témoins oculaires d'un grand nombre de semblables cures, dont j'aurois pû marquer icy les noms & les demeures ; mais parce qu'ils sont ou amis familiers, ou domestiques de ceux qui ont esté gueris, il seroit à crain-

dre que leur rapport ne découvriſt ce qui doit eſtre caché ; C'eſt d'où vient qu'outre l'obligation où ſont tous les Chirurgiens de taire les noms des Malades, je me ſuis encore impoſé pour loy inviolable, la maxime de ne jamais declarer la moindre des circonſtances, qui pourroient averer le ſecret qui m'a eſté confié.

FIN.



